

QUELQUES OBSERVATIONS ONOMASTIQUES DANS LA MAISON DE LUMIÈRE DE NOURREDINE SAADI

Salah Améziane
Université de Cergy-Pontois
Paris

Résumé :

Cet article propose quelques observations onomastiques dans le roman de Nourredine Saadi *La Maison de lumière*. Ces observations sont ponctuées par un travail de contextualisation historique et culturelle. Le but est de montrer comment les représentations identitaires ont besoin d'atteindre un niveau poétique pour servir d'oeuvre de transmission.

Mots-clés :

Onomastique, récit généalogique, culture

Abstract :

This paper provides some observations on onomastics in Nouredine Saadi's novel *La Maison de lumière*. The observations are underlined by a cultural and historical contextualisation. The aim is to show how identity representations need to reach a poetic level to serve as a work of transmission.

Key-words :

Onomastics- genealogical narrative- culture

Dans son deuxième roman, *La Maison de lumière*¹, Nourredine Saadi² offre un récit généalogique qui donne à lire une réflexion profonde sur la question identitaire (et identificatoire ; et on sait que l'identité est souvent une question de prénom, de nom et de dénomination) et sur la mémoire culturelle de la société algérienne. Paru en 2000, ce roman répond à une urgence "questionnelle" sur la crise de transmission qui frappe la société confrontée à un renouvellement démographique inédit. C'est dans une volonté de refondation que s'est écrit ce projet littéraire. L'auteur assure un rôle de relais dans une situation d'impasse et dans un contexte d'urgence et éclaté.

En 1998, Mostefa Lacheraf publie son essai qui fait date, *Des noms et des lieux. Mémoires d'une Algérie*³ oubliée, dans lequel il revient sur l'histoire sociale et culturelle de l'Algérie selon une approche onomastique. Ainsi l'essayiste signale que «la stratification des noms se superposant les uns sur les autres dans la

1. Nourredine Saadi, *La Maison de lumière*, Paris, Albin Michel, 2000 ; réédition, Alger Chihab éditions, 2012. Nos extraits sont pris à l'édition algérienne ; ils sont désignés par l'abréviation du titre *LML* et le numéro de la page [*LML n°*]

2. Universitaire et juriste, Nourredine Saadi est un auteur algérien de langue française, né à Constantine en 1944. Il est venu à l'écriture littéraire en 1996, avec son premier roman, *Dieu le-Fit* (Albin Michel, 1996), suivi de *La Maison de lumière*, *La Nuit des origines* (L'Aube, 2005 ; réédité par Barzakh, à Alger) et *Il y a pas d'os dans la langue* (L'Aube, 2008 ; réédité par Barzakh, à Alger). Son œuvre littéraire se distingue par une épaisseur réflexive et un intérêt certain pour les questions profondes qui travaillent la société algérienne, notamment le rapport à l'espace, la mémoire culturelle et son exploitation, l'héritage culturel et symbolique et sa patrimonialisation. Il est par ailleurs auteur de nombreux essais sur l'art, la peinture et la chanson.

3. Mostefa Lacheraf, *Des noms et des lieux. Mémoires d'une Algérie oubliée*, Alger, Casbah, 1998.

longue suite d'ancêtres est significative de continuité, d'anciennes présence aux lieux qui firent l'histoire mémorable, inscrite dans les pierres, sur le terrain indélébiles de la généalogie¹.»

C'est cette logique de stratification – à savoir ce lien intergénérationnel – que tente de rétablir narrativement Nourredine Saadi dans l'espace romanesque de *La Maison de lumière*. À travers ce parcours d'écriture, le récit généalogique épouse l'impératif réflexif pour atteindre la littérature. Cette logique de tissage dynamise le roman qui se lit comme une chronique romanesque qui interroge le passé algérien et ces moments marquants, notamment les coupures, les cassures et les éclatements du «récit traditionnel», transmis anciennement dans une continuité assurée par la stabilité de la société. Au sujet de ce dernier point, on peut reprendre une réflexion éclairante de Mouloud Mammeri sur les évolutions des sociétés traditionnelles, de culture orale, dans lesquelles le souci mémoriel (généalogique) s'associe constamment à l'exigence esthétique :

«[...] chaque groupe a sa chronique traditionnelle, transmise de génération en génération, plus au moins manipulée, mais dont la fonction idéologique appelle un certain souci de la forme. Beaucoup de familles ont des généalogies. De toute façon dans une civilisation orale, non seulement il est malaisé de dessiner une frontière linéaire entre ce qui est littérature et ce qui ne l'est pas, mais l'oralité même de tout discours le dote d'une nature et de fonctions quelquefois très différentes de celles de la littérature écrite².»

1. *Ibid.*, p. 183.

2. Mouloud Mammeri, «Culture savante et culture vécue en Algérie», dans *Culture savante. Culture vécue, études 1938-1989*, essai, Alger, éd. Tala, 1991, p. 67-68.

Le roman, *La Maison de lumière*, accorde une réflexion profonde à "l'aventure graphique" en Algérie, à savoir le passage limité mais violent de la culture orale à la culture écrite sous la pression coloniale, à savoir la présence française en Algérie depuis 1830. Deux personnages sont au centre du récit : Marabout, le personnage-narrateur (orateur) qui réveille et réinvente le récit généalogique par un récit oral, et Rabah, le fils, personnage-transcripteur qui consigne le récit de sa famille sur sept générations : «Sa voix résonne dans ces mots que j'écris», annonce ce dernier dès le prologue.

C'est dans ce récit recueilli et restructuré que se refonde le lien brisé par une succession d'événement :

«Il me semble parfois que je reconnais, comme si j'y étais, le chemin de la marche de mon aïeul accompagné de son fils *Rabah Ouakli, celui dont je porte le nom*, parvenus ici épuisés, conduits par les janissaires. J'aimais les jours de grande chaleur quand le sirocco empêchait la sieste, venir m'allonger sur l'herbe, à l'ombre du palmier, et dans mes féeries d'enfant, je tendais l'oreille pour écouter *leur voix d'outre-tombe* me raconter leur histoire, et je restais là à poursuivre des yeux les fourmis rejoindre leur fourmilière comme si elles nourrissaient *mes aïeux*.» [LML 193-195]

La fixation romanesque – descriptive, discursive, narrative et réflexive – sur le cas de Marabout offre un intérêt certain. Dans un jeu dérivatif qui accentue la signification que veut donner l'auteur à ses personnages, le prénom Marabout assure le rôle du transmetteur, du «griot» ; il est donc doté d'une fonction sémiologique¹. Mais on découvre grâce à son récit que l'expérience est porteuse d'autres significations :

1. Cf. Philippe Hamon, «Pour un statut sémiologique du personnage», dans *Poétique du récit*, Seuil, coll. «Points», 1977, p. 122-124.

«Mon père est mort alors que j'étais dans le ventre de ma mère. Durant toute ma gestation, elle désirait une fille et l'avait secrètement appelée Oum Hani, la mère de la félicité, dont elle rêvait pour son mari retrouvé. A ma naissance elle m'appela Marabout, du nom de destinée. Je ne sais pas si ce fut ainsi car, dans les papiers qu'on me fit bien après ma naissance, je suis inscrit Ouakli Amokrane comme mon aïeul. En vérité ma mère m'avait raconté que ce surnom ne m'avait été donné que plus tard par les voisins du Village indigène. J'étais un enfant turbulent [...] Pour me défendre, ma mère disait : oh laissez tranquille mon marabout ! Un saint, c'est cela que disait ma mère ! Elle avait laissé échapper le mot comme un nom, qui deviendra mon sobriquet. Elle pensait à Marabout Sidi Bel Houari.» [LML 130]

Ainsi le prénom est porteur d'enjeux majeurs jusqu'à prendre une connotation religieuse. Autrement dit, le prénom peut servir de dépositaire de sens et d'histoire (s) mais aussi de refuge identitaire et symbolique. Il faut rappeler d'ailleurs que dans la tradition algérienne – et par extension maghrébine – le système de filiation est de type agnatique et s'appuie sur la chaîne des prénoms pour assurer le processus de désignation. Or sous la pression coloniale, le patrimoine anthroponymique connaît une évolution importante : avec toutes les dépossessiones vécues, l'identité religieuse devient le dernier refuge touché légèrement (il y a eu des compagnes d'évangélisation ; et les conversions passent souvent par l'adoption de nouveaux prénoms).

Par ailleurs, le personnage Marabout est au centre de la mésaventure nominative que vit sa famille, mésaventure que semble incarner les prénoms qui révèlent les moments de brimades et de sursauts comme tient-il à rappeler et à préciser : ainsi, si l'ancêtre Akchiche – qui veut dire cadet, petit – a souffert de sa dénomination "réductrice" qui lui a été donnée pour marquer

la domination coloniale et ses brimades, il a tenté de la rétablir à l'arrivée de son premier fils qu'il «honora dès sa naissance d'un nom de sagesse, Amokrane, *le Grand*.»

De ces faits révélateurs et significatifs ainsi collectés, le roman de Nourredine Saadi peut se lire comme une sorte de transposition romanesque des “dégâts” symboliques de l'ingérence coloniale – précisément administrative – en Algérie. Il faut rappeler ce démembrement de la société entamé au milieu du 19^{ème} siècle ; rappelons les mots de Napoléon III :

«Les entraînements de la conquête ont amené une grande perturbation dans l'ancienne société arabe ; l'organisation conforme à ses traditions et à ses mœurs a été détruite sans être remplacée. [...] On a déconsidéré [les] grandes familles et annulé leur importance. On a tenté de dissoudre la tribu ; on a bouleversé l'organisation de la justice musulmane ; enfin on a détruit les vieilles coutumes [...] de la sorte que, sans guides, ce malheureux peuple erre, pour ainsi dire à l'aventure, ne conservant intact que son fanatisme et son ignorance¹.»

Entre dépossessions matérielles (les terres, les propriétés) et symboliques (l'identité et les personnes), cette perturbation continue le long du 20^{ème} siècle causant des dislocations réapparues et perçues au tournant des années 1990 avec le basculement dans la violence consécutive à la “blessure coloniale”, blessure de nature identitaire. Comment interroger cette cassure ? Où situer ses origines ? «Né présumé», Marabout incarne une «perte de nom». Son récit se développe depuis ce moment de brisure et de deuil :

1. Extrait de la lettre de Napoléon III sur la politique de la France en Algérie adressée au Gouverneur Général de l'Algérie, en 1865. Repris par Jacques Borgé et Nicolas Viasnoff dans *Archives de l'Algérie*, Paris, éditions Michèle Trinckvel, 1995, p. 13.

«Le nom, c'est comme la destinée. Moi c'est comme si j'avais changé mon nom de naissance, comme si je l'avais quitté ainsi que les escargots perdent leur coquille. Mon vrai nom, je l'ai oublié [...]. Les miens s'appelaient l'un après l'autre, génération après génération, Rabah, Amokrane, Akchiche Ouakli, comme une longue chaîne qui devait poursuivre un secret jusqu'à l'éternité. Marabout est la destinée qui l'a brisée.» [LML 156-157]

Héritier de cette histoire lacunaire, et conscient de la situation du déficit de transmission et de mémoire que traversent les nouvelles générations, Nourredine Saadi offre dans l'espace romanesque de *La Maison de lumière* un récit généalogique où l'impératif narratif épouse l'urgence culturelle. Ainsi, le récit restitue un parcours qui dessine deux siècles de mémoire familiale, remontant de l'ère ottomane jusqu'au basculement de la guerre civile au début des années 1990. C'est la famille Ouakli qui est au centre de cette aventure. Arrivée de Kabylie pour s'installer à Alger, au début des années 1800, à la fin du règne ottoman en Algérie, la famille connaîtra la "nuit coloniale" et ses incidences sur l'identité algérienne pendant la période contemporaine, marquée par l'entrée dans une modernité oppressive qui se traduit par une dislocation généralisée dès le milieu du 19^{ème} siècle.

Au Maghreb, il y a eu longtemps une association de la dénomination avec la terre, le sens se fait en rapport avec le sol et non avec le sang ; ainsi, souvent, on peut observer que dans le substrat de base des dénominations, les noms des grandes tribus sont associés aux territoires qu'elles occupaient. L'intervention administrative a causé la cassure de ce lien. Le récit de *La Maison de lumière* qui se déroule à la maison Miramar en offre un exemple illustratif : ce nom lui-même, Miramar, est issu de la déformation française du nom turc, *Mariat El Bahar*, *Miroir*

de la mer, donné à la question par le vizir ottoman. La perte de la terre est aussi une perte de nom :

«La Maison changea de nom est les gens du hameau s'habituaient à prononcer MIRAMAR imitant les militaires.» [LML 59] C'est précisément cette perte à répétition que révèle Marabout dans une méditation tragique en fin de récit : «Dans cette maison, j'ai même perdu mon nom. On m'a toujours appelé Marabout. Quand on oublie jusqu'à son nom, c'est que notre peine sera éternelle.» [LML 236]

Serait-il alors la figure d'une Algérie confrontée à la crise du nom et de la dénomination ?

La question du nom et de la dénomination est majeure dans la transmission de la mémoire généalogique. Chez Nourredine Saadi, le choix nominatif des Ouakli est révélateur d'une ascendance asservie : dans le rituel nominatif berbère (kabyle en l'occurrence), le nom Akli est synonyme d'esclave, de dépendant et peut désigner l'excommunié aussi. Or, la dénomination dans la société maghrébine a souvent un caractère symbolique. Sensible au phénomène de la «blessure du nom¹», l'auteur témoigne lui-même de cette importance :

«Au-delà de l'anecdote, les noms de mes romans sont très élaborés [...] il y a le mode de nomination populaire au Maghreb [...] il y a aussi des noms à caractère symbolique [...] la signification des noms est toujours emblématique².»

L'auteur propose un travail d'inventaire où les moments de coupures sont donnés à voir dans leur incidence sur les indivi-

1. On peut citer à ce sujet le travail d'Abdelkébir Khatibi, *La Blessure du nom propre*, Paris, Denoël, 1986.

2. Christiane Chaulet Achour, «Du réel et de l'emblématique», suivi de «Entretien avec Nourredine Saadi», réalisé par Christiane Chaulet Achour et Tayeb Achour, *Algérie Littérature / Action*, n° 39, mars-avril 2000, 230-237.

du, les familles et les communautés. Ainsi, le récit s'arrête sur le décret Crémieux de 1871, à travers l'expérience de la famille juive Schebat. Il s'agit de revenir de la sorte sur le basculement communautaire et identitaire des Juifs d'Algérie entraînés dans la contrainte assimilationniste organisée par l'administration coloniale. Il s'agit aussi d'interroger un moment de coupure identitaire : « nul n'a le droit de briser le fil de nos pères car seul celui qui se souvient sait », rappelle le personnage-narrateur, Marabout, qui rappelle encore : « couper le lien du nom et de la communauté, c'est couper dans la chair. » [LML 86-87] Plus loin, l'auteur s'arrête longuement sur l'aventure administrative que représente l'instauration de l'état civil et le code de l'indigénat qui, selon Sylvie Thénault, représente « l'abomination coloniale dans tout l'Empire coloniale¹. » Ces deux actions provoquent des dislocations généalogiques et organisationnelles à rebondissements qu'on rencontre au quotidien dans les bureaux d'état civil en Algérie².

Néanmoins, revenir sur la question du nom, c'est revenir sur l'héritage culturel – en l'occurrence littéraire – de la tradition orale. Au-delà de la quête réflexive sur le cheminement socioculturel de l'Algérie, on observe le recours de Nourredine Saadi à des formes esthétiques. Pour indiquer son investissement autofictionnel dans le récit, l'auteur inscrit dès le titre du roman un moyen poétique – un jeu nominatif – emprunté à l'oralité :

1. Sylvie Thénault, « Le code de l'indigénat », dans *Histoire de l'Algérie à la période coloniale*, dans *Histoire de l'Algérie à la période coloniale*, (Collectif. Dir), Paris/Alger, La Découverte/Barzakh, 2012.

2. Nous faisons référence aux nombreuses requêtes de rectification de nom reçues par les services concernés. On peut lire à ce sujet l'étude de Farid Benramdane, *Des noms et des... noms : état civil et anthroponymie en Algérie*, Oran, CRASC, 2005.

«Il y a dans “lumière” [Nour veut dire lumière en arabe] la signature de mon nom selon une vieille pratique de la poésie populaire, le chanteur dans la *qasida*¹ [forme de poème] donne le nom de l’auteur [...] ce procédé m’avait conduit à penser que je pouvais le faire à mon tour²».

De même dans la culture maghrébine, la maison est souvent associée à la famille et au nom des propriétaires. C’est dire que ce jeu d’associations révèle une part de généalogie et d’autobiographie qui remonte loin dans la culture maghrébine³. Il s’agit donc à travers ce projet romanesque de se réapproprier l’espace algérien notamment sur le plan symbolique. Recouvrir et réactualiser les cultures traditionnelles ancrées dans l’espace géoculturel algérien seraient donc une contribution majeure à réinstaurer de nouvelles perspectives narratives avec le passé. Car la mémoire est identité.

Ainsi, Nourredine tente de rétablir, depuis le cheminement nominatif, des généalogies brisées et des filiations électives faisant participer la littérature à l’effort culturel pour résoudre

1. À l’origine la Qasida désigne en arabe et en persan, une forme de poésie originaire de l’Arabie pré-islamique. Elle a typiquement une longueur de 50 vers, parfois plus de 100. Mais, dans la tradition algérienne, la Qsida est associée à un genre de poésie chantée, née avec la naissance du Chaâbi, qui veut dire musique populaire. Cf. Jamel Eddine Bencheikh, *Dictionnaire de littératures de langue arabe et maghrébine francophone*, [1994], Paris, PUF, coll. «Quadrige», 2000, p. 309.

2. Christiane Chaulet Achour et Tayeb Achour (int), « Entretien avec Nourredine Saadi », art. cit.

3. On connaît à ce sujet la tradition de l’autobiographie en terre d’Islam. Ibn Khaldûn demeure un exemple connu. D’ailleurs dans son autobiographie, ce dernier associe dès l’incipit son nom et sa maison. La maison assure ainsi un lien généalogique, lien qu’il développe dans son ouvrage *Muqaddima*. Cf. Ibn Khaldûn, *Le Voyage d’Occident et d’Orient*, traduit de l’arabe et présenté par Abdesselam Cheddadi, Paris, Sindbad, coll. «La bibliothèque arabe», 1980. Notamment la partie « Mon nom », p. 33-35.

la crise de transmission. Si le narrateur-transcripteur, Rabah, porte le même prénom que son lointain aïeul, c'est pour rétablir ce lien et cette chaîne familiale nécessaires au récit et à la continuité de la transmission mémorielle. C'est dans ce sens que le travail «questionnel» touche la littérature.

Bibliographie

- Bencheikh Jamel Eddine, *Dictionnaire de littératures de langue arabe et maghrébine francophone*, [1994], Paris, PUF, coll. «Quadrige», 2000.
- Benramdane Farid, *Des noms et des... noms : état civil et anthroponymie en Algérie*, Oran, CRASC, 2005.
- Borge Jacques, et Viasnoff, Nicolas, *Archives de l'Algérie*, Paris, éditions Michèle Trinckvel, 1995.
- Chaulet Achour Christiane, «Du réel et de l'emblématique», suivi de «Entretien avec Nourredine Saadi», réalisé par Christiane Chaulet Achour et Tayeb Achour, in *Algérie Littérature / Action*, n° 39, mars-avril 2000, 230-237.
- Hamon Philippe, «Pour un statut sémiologique du personnage», dans *Poétique du récit*, Seuil, coll. «Points», 1977, p. 122-124.
- Ibn Khaldûne, *Le Voyage d'Occident et d'Orient*, traduit de l'arabe et présenté par Abdesselam Cheddadi, Paris, Sindbad, coll. «La bibliothèque arabe», 1980.
- Khatibi Abdelkébir, *La Blessure du nom propre*, Paris, Denoël, 1986.
- Lacheraf Mostefa, *Des noms et des lieux. Mémoires d'une Algérie oubliée*, Alger, Casbah, 1998.
- Mammeri Mouloud, *Culture savante. Culture vécue, études 1938-1989*, essai, Alger, éd. Tala, 1991.
- Saadi Nourredine, *La Maison de lumière*, Paris, Albin Michel, 2000 ; réédition, Alger Chihab éditions, 2012.
- Thénault Sylvie, «Le code de l'indigénat», dans *Histoire de l'Algérie à la période coloniale*, dans *Histoire de l'Algérie à la période coloniale*, (Collectif. Dir), Paris / Alger, La Découverte / Barzakh, 2012.

